

Victor J. Arrelly
Ottawa, Ont.

MICHELLE LENORMAND

Couleur du temps



ÉDITION DU DEVOIR
MONTREAL
1919

Couleur du temps

Michelle LeNormand



Édition du Devoir, Montréal, 1919

Exporté de Wikisource le 18/07/2017

MICHELLE LENORMAND

*Couleur
du temps*

2^{ème} MILLE



ÉDITION DU *DEVOIR*
MONTRÉAL

1919

Dédicace manuscrite :

À Monsieur & Madame

Victor Barrette,

le souvenir amical

de

l'auteur

Signé : Michelle Le Normand Desrosiers

Table des matières

Il a neigé
En traîneau
Feuille sèche
Petite rivière
L'Imagination
En relisant votre journal
L'éternelle mésestente
Raquetteurs, dans la nuit sereine
Sa clairvoyante
Saint Antoine
En cheminant
La poupée
Les amitiés
Mauvais silences
La commère
La jeune fille bien
Sur une pénitence
Morale prosaïque
Comme il pleut
En ressassant le passé
La mort d'une robe
Le vent
Impressions
Les pires heures
La petite fille au turban
Girouette

Attitudes de quêtoux

En vacances

Psychologie dentaire

Des rêves !

Idylle fragile

Qui me donnera

Le phare

Les quais

Le portrait

Marguerites

L'attente déçue

La mauvaise tricoteuse

Chez vous, chez nous

Il pleut, bergère

Paroles vives

Le « Docteur »

Pendant l'épidémie

« Grand'mère Audet »

Anxiété

Devant des fleurs

Il a neigé

Il a neigé et j'ai marché dans la rue blanche. Le ciel était gris-pâle ; le soleil se dessinait en boule, sans rayons ; la lumière était douce, comme voilée de fine gaze ; des flocons légers tombaient encore, lentement. L'air frappait les joues et je sentais du rose sur mon visage. En mon âme, j'avais aussi des rêves blancs, des fleurs de joie.

La belle neige immaculée et neuve, la neige froide, quelle chaleur intense jetait-elle dans mon cœur ? Le soleil faible, sans lueur, quelle clarté faisait-il donc en mon esprit ? Les mêmes peines qu'hier eussent dû m'attrister et les mêmes préoccupations, m'inquiéter ? Pourquoi avais-je confiance, pourquoi étais-je gaie quand le ciel au-dessus de moi s'étendait en grisaille ?

Miracle de la neige, de la belle neige blanche, de la neige qui vient vers la terre ainsi qu'une purification et qui voltigeait devant mes yeux. Elle descend du ciel, la neige. Elle descend de même qu'une manne, ou qu'une pluie de grâces. Elle arrive de l'inconnu, du pays bleu...

J'allais les mains jointes dans mon manchon. Le vent battait mes joues. Je regardais la rue. J'écoutais, tous les bruits me paraissaient joyeux, cloches au loin, cris d'appel, train-train coutumier des voitures sur le sol durci.

Dans les carrés d'une clôture de broche, comme sur des balançoires, une noce de moineaux caquetait ; ils s'envolèrent à mon approche. Je marchai encore, dans la rue blanche ; il me semblait que moi aussi, j'avais des ailes.

En traîneau

Ils ont failli me jeter à terre dix fois, aujourd'hui, les petits gars avec leurs traîneaux. Mais ce n'est pas moi qui les chicanerai !

Si vous pensez que je ne me suis pas fait traîner dans mon temps, vous vous trompez. Quand la neige était ainsi que ce matin, neuve et dure, glissante à souhait, j'en ai donné, allez, bien des jambettes involontaires à des grandes personnes qui grognaient ! — ce qui se comprend, après tout. J'en ai fait des tours, bien assise, les jambes étendues, les pieds sur la barre, les mitaines rentrées dans les poignées du traîneau ; car j'avais des mitaines rouges dès que la neige apparaissait, et une tuque pareillement, et une ceinture à gros pompons, qui se détachait et passait souvent sous les lices.

Dans ma rue, lorsque j'avais douze ans, vivait un jeune nègre de mon âge, mais trois fois plus grand que moi, une perche. C'était un noir très comme il faut ; il apprenait le français et, voulant bien prononcer et bien traduire, il venait ordinairement s'asseoir, après sa classe, dans les marches de l'escalier chez nous. Là, avec deux ou trois gamines de mon espèce, je lui montrais parfaitement sa leçon du lendemain. Tout ça, pensez-vous, m'éloigne des traîneaux ? Pas le moins du monde. Notre nègre donc était, ma foi, fort comme un nègre. En reconnaissance du petit service que nous lui rendions, — à titre

gracieux et sans aucune idée intéressée, — son étude finie, il s'attelait à nos traîneaux et nous traînait sur le temps des pommes. Un vrai train éclair. D'abord, nous avions trois chars, chaque corde de traîneau se rattachant à une autre, jusqu'à Lee — tiens, son nom me revient — qui était je vous jure, bien assez noir pour être l'*engin* !

Mon Dieu, qu'on s'amusait ! Ça décollait, comme on dit dans ma rue, et quand on tournait, on faisait immanquablement la culbute. C'était au coin, devant l'épicerie, qu'on revirait. Il y avait beaucoup d'allées et venues. Des petites Anglaises — j'habitais un quartier bilingue — sortaient du magasin, un pain sous le bras, et demandaient : « *Give me a ride ?* » Alors, nous leur faisions des niches, nous poussions des cris de joie, et nous ordonnions à Lee de courir plus fort.

Il nous écoutait. Ce n'est pas les petites Anglaises qui auraient pu lui montrer sa leçon de français ! Il trottait doublement. Les traîneaux zigzaguaient, s'accrochaient aux perrons, repartaient en ligne droite et derrière Lee, qui criait : *track*, pour prévenir les piétons, nous lancions de sonores *clair de route* ! Nous venions de faire de la traduction, avec notre nègre, voyez-vous !

Malheureusement, ce n'était pas si rose, le lendemain, au couvent. Figurez-vous qu'il y avait toujours à point des portepanier — des petites jalouses — qui allaient rapporter qu'on jouait avec les garçons et avec des garçons noirs, — ce n'était guère pardonnable ! En plus, ça s'adonnait que nous ne savions pas nos leçons...

Dire que pendant ce temps-là, notre ami Lee brillait à l'école par son talent pour la langue française.

Feuille sèche

Entre les pages d'un cahier noirci de mon ancienne écriture, je trouve ce soir une feuille d'érable, rouge et sèche. Une de ses dentelures est repliée, et comme je veux la redresser, elle se brise. Sur la teinte brunie du tissu raidi une date est écrite : dix-neuf septembre !... De quelle année ?... et dans quelle rue ai-je ramassé cette feuille ? Pourquoi l'ai-je datée ? Simple plaisir de ma plume, grande barbouilleuse autrefois comme aujourd'hui ?... Rien ne me reste dans la mémoire. J'ai beau chercher — rien. Je ne me souviens d'aucun fait, d'aucune promenade.

Pourtant, je me rappelle une fois que nous étions allées dans la montagne à la seule fin de faire des bouquets de feuilles différentes. Nous étions quatre petites filles qui commençaient à allonger leurs robes. Nous n'étions pas très gaies malgré ça. Je ne sais pas bien pour quelle vague raison, effet d'automne, sans doute. Je sais seulement que nous débitions des bêtises sur la vie. Jeanne en avait peur. Jeanne la regardait en se disant : à moi, elle ne donnera rien, elle ne peut rien donner, que du plaisir avec les fleurs, avec les nuages. Et savez-vous pourquoi Jeanne pensait cela ? Elle ne trouvait pas son nez à son goût, et elle croyait que la vie ne donne le bonheur qu'aux... nez grecs !

Berthe nous faisait rire en ce temps-là. Berthe posait peut-

être un peu. Elle avait tout ce qu'il fallait pour cela : des yeux grands comme des piastres, bleus comme des pierres précieuses, et des cils longs et noirs comme ceux des héroïnes de roman. Elle constatait peut-être que son nez allongeait trop, mais il était mince et distingué ; et puis, Berthe avait des joues roses, une bouche rouge et des dents blanches. Berthe aimait bien la vie et elle nous blaguait sur ce qu'elle en attendait.

Georgette, brune, brune autant que les blés sont blonds, Georgette riait de ce que les autres disaient, de ses dents encore plus blanches et plus belles que celles de Berthe. Fine et un peu sournoise, Georgette nous faisait croire sans peine qu'elle était plus raisonnable que nous : elle savait nous servir une douche à point, au bon moment, quand nous parlions avec ardeur de nos passions dans les étoiles. Pourtant, elle devait nourrir les mêmes rêves que nous. Elle s'en cachait, méprisait les hommes, et nous pensions pour cela qu'elle ferait une religieuse.

Moi, qu'est-ce que j'étais bien, en ce temps-là ?... J'avais des illusions nombreuses, mon nez étant presque grec !... et j'avais des peurs, comme mon amie Jeanne. Mais, j'étais tellement décidée et impétueuse quand il s'agissait de satisfaire mes ambitions, qu'il restait en moi une profonde tranquillité au sujet de l'avenir ; je savais que mes mains cueilleraient tous les fruits qui ne seraient pas défendus, le long de la route... Jeanne m'appelait « la paix ». J'étais plutôt la confiance.

Jeanne est toujours mon amie. Berthe aussi. Elles ont changé et si je sais encore beaucoup des pensées de Jeanne, Berthe me reste à certains égards mystérieuse. Georgette ne passe plus sur